

COMPAGNIE SHINDÔ

# LÀ OÙ JE CROYAIS ÊTRE IL N'Y AVAIT PERSONNE



DE ET AVEC ANAIS MULLER & BERTRAND PONCET

---

REVUE DE PRESSE



## **C'EST UNE CHANSON**

13 janvier 2023 / Interview

C'est drôle ; Très très drôle ; inattendu ; absurde ! Un voyage aussi littéraire que déjanté à la recherche de Marguerite Duras.

Frédéric Pommier

---

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/c-est-une-chanson/13h46-c-est-une-chanson-du-vendredi-13-janvier-2023-2672125>



Enfin, c'est Olivier Py qui clôturera le Festival, avec un cabaret en compagnie des désormais célèbres chanteuses et comédiennes ukrainiennes, les Dakh Daughters. Le patron d'Avignon rendra pour l'occasion ce qui est sans doute son meilleur rôle – celui, du moins, où il se prend le moins au sérieux : celui de Miss Knife, créature transgenre et superlative. Une belle manière de tirer sa révérence. ■

FABIENNE DARGE

*76<sup>e</sup> Festival d'Avignon,  
du 7 au 26 juillet.*

**« Je n'ai tenu  
en rien à faire  
un Festival  
récapitulatif ou  
commémoratif »**

OLIVIER PY  
directeur du Festival

**Anaïs Nin et  
Marguerite Duras  
s'inviteront dans  
des spectacles  
signés par Elise  
Vigier et le duo  
Anaïs Muller et  
Bertrand Poncet**



# Festival d'Avignon : le duo "Ange et Bert" impose sa dérision désespérée dans le "In"



Comme il faut bien occuper son existence (et elle peut durer longtemps), Anaïs Muller et Bertrand Poncet ont décidé de faire du théâtre. Ils auraient pu faire autre chose, mais chacun fait ce qu'il peut. Eux ont créé à Arles la compagnie Shindô et, surtout, le duo « Ange et Bert » qui s'est lancé l'air de rien dans une ambitieuse trilogie au titre digne des meilleures déprimés de Cioran : *Les traités de la perte*. Le projet n'était pas prémédité, puisqu'il s'est formulé après le premier volet *Un jour j'ai rêvé d'être toi* (2017), pièce où ils tentent de rejouer une scène du film *Femmes, femmes* de Paul Vecchiali – mais, parasités par des questionnements philosophico-psychanalytiques, n'y parviennent jamais.

Le deuxième tient, avant le terminus *Scandale et décadence* (qui sera créé en février 2023 à Gap), dans l'exquis *Là où je croyais être il n'y avait personne*. Qu'à vrai dire, on ne découvre pas : cette pièce créée en 2020 s'était déjà étrennée l'année dernière dans le Off, au théâtre du Train Bleu. Et voici que, cette année, elle s'invite dans la programmation officielle du prestigieux « In » après avoir raflé le prix du jury du festival Impatience. L'histoire ? Prenons un instant au sérieux le fait qu'il y en ait une : Ange et Bert, déçus de ne pas captiver le public avec leur adaptation lamentable de *L'Homme sans qualité* de Robert Musil, décident d'écrire un livre sous le patronage de leur idole Marguerite Duras dont la trame se noue autour d'une histoire d'inceste entre un frère et une sœur qui s'achève à Venise. Voilà.

## Mise en abîme au carré

Mais, comme toujours dans le monde à l'élégance désuète d'Ange et Bert, le sujet sert d'abord à s'en échapper. Car la fiction dépasse ses auteurs ; de vrais-faux sentiments s'en mêlent, Ange se prend vraiment pour Duras (offrant des parodies truculentes de celle-ci) et les deux extravagent sur l'argent, la procréation, la richesse et mille autres sujets existentiels. Depuis le Off 2021, *Là où je croyais être...* s'est étoffé et (un peu) cadré. Pour la première, vendredi 22 juillet, on sentait même une pointe de tension dans la note de spontanéité en moins chez Bertrand Poncet. Lequel a peut-être été aidé par une spectatrice qui, au dernier rang, s'est permis de demander aux comédiens de parler plus forts (notre duo sorti du monde d'hier n'utilisant bien entendu pas de micro) ; alerte dans son rebond, on a ensuite senti Bert plus déridé.

On comprend cette tension : il faut avoir de l'audace – ou de la démence – pour présenter un tel ovni au Festival d'Avignon. Car la proposition artistique du duo de Shindô tient dans un absurde radical qui, tutoyant simultanément la gêne et le génie, laboure avec acharnement la frontière entre jeu et non-jeu. Coupant leur rôle pour s'adresser au public, se permettant d'auto-dévaloriser leurs tirades, s'amusant à se piquer leurs répliques, jouant délibérément faux et émaillant l'ensemble de ratés volontaires, Anaïs Muller et Bertrand Poncet proposent une expérience singulière : la mise en abîme au carré. Et ils se permettent tout, tant l'enchaînement de platitudes grandiloquentes et se contredisant sans cesse offre une démonstration par l'absurde de l'implacable constat : « *Les mots, c'est de la merde.* » Leur dérision est la courtoisie de notre perdition.

Auteur : Youness Bousenna

Source : <https://www.marianne.net/culture/spectacle-vivant/festival-davignon-le-duo-ange-et-bert-impose-sa-derision-desesperee-dans-le-in>

24 juillet 2022

# Là où je croyais être il n'y avait personne : Anaïs Muller, Bertrand Poncet et Marguerite Duras au travail - Toutelaculture



*Les lauréats du dernier prix Impatience passent du OFF au IN avec leur spectacle mi foutraque, mi sérieux et 100% référencé. Un bonbon !*

Le décor est totalement ancré dans les codes du théâtre contemporain. Il y a un écran, un mouton, un coin salon, un autre bureau et encadrant la scène, un arbre et un rideau blanc. Il et elle entrent en scène comme si il et elle allaient faire du théâtre de rue. Il et elle ont des costumes en carton portés au dix-huitième degré. Quelle est la raison de leur présence ? Il et elle n'en savent rien. Il et elle veulent faire un spectacle. Oui mais lequel ? Quel texte ? Lui rêve de Musil mais ça ne fait pas rêver grand monde !

**« Du reste, Duras a un pessimisme gai »**

Très vite nous comprenons que le premier rôle de ce duo est un fantôme et qu'elle s'appelle Marguerite Duras. Le mythe Duras, le génie de l'écriture, le modèle à atteindre. Le jeu est parfait. Le duo ne cesse de faire des allers et retours entre la pièce et l'histoire dans la pièce. Il abat sans cesse le quatrième mur, osant même une participation du public qui tombe parfaitement bien.

24 juillet 2022

Ce spectacle se moque plus ou moins gentiment de la communauté théâtrale. Il est évident que cette pièce manipule tous les codes à la fois du spectacle vivant et du cinéma. Anaïs Muller parle comme Duras, et Bertrand se prend pour Sartre, snob à souhait.

**« Arrêtons, ça ne marche pas »**

Au-delà de la blague, la pièce interroge l'acte de création. Cela résonne totalement avec le *One Song* de Miet Warlop qui imaginait comme allégorie du théâtre une épreuve de gym très en sueur. Ici la nostalgie se glisse partout, sur la moquette rose comme dans les costumes : smoking pour lui et robe blanche chic et fluide pour elle. Eux deux semblent rêver à un certain monde d'avant, celui de la nouvelle vague et du nouveau roman.

**« On s'adresse pour tous les fantômes »**

Anaïs Muller et Bertrand Poncet s'interrogent, sous les couches de blagues, sur ce qui les anime. Il y a cette phrase, peut-être la plus belle de *Là où je croyais être il n'y avait personne* : « On s'adresse pour tous les fantômes ». Surtout à Avignon, où l'image de Gérard Philipe est à chaque coin de rue (une exposition Gérard Philipe et Maria Casarès se tient à la Maison Jean Vilar). Cette jeune compagnie s'est donc posé la seule question valable : comment créer quelque chose de novateur ?

La réponse se niche entre une grande comédie et un film d'art et d'essai. C'est délicieux !

Auteur : Amélie Blaustein Niddam

Source : <https://toutelaculture.com/spectacles/theatre/la-ou-je-croyais-etre-il-ny-avait-personne-anais-muller-bertrand-poncet-et-marguerite-duras-au-travail/>

# Un Fauteuil pour L'Orchestre

fff article de Nicolas Thevenot

Un homme s'approche de la file d'attente qui s'allonge au bas de la salle de théâtre et interroge, inquiet : c'est bien *Là où je croyais être* ? Après lui avoir souri, on aurait poursuivi le jeu des mots avec lui, on aurait fait de ce titre un principe d'incertitude performatif questionnant nos existences et les circonstances qui les meublent. Oui, là où je croyais être, qu'y avait-il ? Sinon le désir et la curiosité. Et de cela peut naître un monde. Celui d'Anaïs Muller et Bertrand Poncet est à fonds multiples, fonds perdus, éperdus, comme autant de calques se superposant, transparaissant les uns à travers les autres, ou, encore autrement, comme un millefeuille tant il y a d'écrits dans cet imaginaire qu'ils partagent avec nous, tant les écrits sont eux-mêmes les palimpsestes de ceux qui les précèdent. Ainsi d'*Agatha* de Marguerite Duras, dont l'écriture fut déclenchée par sa lecture du monument inachevé de Robert Musil, *L'homme sans qualité*. Dont acte. Ange et Bert, les alter ego d'Anaïs Muller et Bertrand Poncet, s'en emparent sans plus de façons, entrent dans le dur comme on rentre dans le lard, bardés de cartons peinturlurés en guise de costume tyrolien. Soit dit en passant, le chef d'œuvre autrichien, nous est offert en « PRELIMINAIRES ». Ils osent, la fleur au fusil. C'est leur puissance, qui est d'audace. Pop-up d'un livre sitôt ouvert, sitôt refermé. Alors, Marguerite Duras leur tombera du ciel et non des mains, Dieu soit loué.

Dans ce salon qui pourrait avoir été la chambre des enfants, moquette saumon, mouton-commode, petit tambour et arbre en carton recyclé comme le mouton précédemment listé, il y a une table de bureau qui pourrait être celle de Marguerite Duras : une table avec une bouteille de vin rouge et des verres, une table avec une machine à écrire. Si Ange et Bert abordent la figure de Duras par ses traits les plus saillants, jouant avec comme deux enfants le feraient d'un vieux costume *vintage* trouvé dans un grenier, c'est bien plus encore le moteur de l'écriture durassienne qui est ici interrogé, mis en œuvre de manière ludique. Car Marguerite Duras est l'écrivaine d'un style qui s'expérimente comme un processus d'écriture, elle est l'écrivaine d'une énonciation qui, plus que pour tout autre écrivain, est une mise en scène des mots *proprementdits*, de leur potentialité illimitée si l'on veut bien prendre soin de leur en donner l'espace et le temps. *Là où je croyais être il n'y avait personne* se nourrit ainsi de ce conditionnel que Duras utilise pour écrire *Agatha*, cet amour incestueux, indicible au présent, entre un frère et une sœur. Le conditionnel est pour Ange et Bert une couche de fiction à inventer dans le flux du vivant, c'est la langue des projets, des projections, celle de la création, c'est aussi la langue des timides qui peuvent faire résonner l'air de rien ce qu'ils ont sur le cœur. C'est la langue des non-dits qui peuvent se faire explicites. Le conditionnel est enfin la possibilité d'étagier des niveaux de réalités dans le même présent. Anaïs Muller et Bertrand Poncet sont virtuoses et sensibles dans ce *théâtre des passages*, circulant avec la légèreté et l'invisibilité d'un courant d'air d'un monde à un autre. C'est dans ces glissements incessants, manifestes ou indécidables, toujours troublants, que leurs propres figures finissent par crever les apparences, quand bien même ils ne passeraient que d'un masque à un autre, se découvrant furtivement comme un visage inopinément vu à la fenêtre d'un train. C'est dans cet art de la rupture faisant déchanter une réalité qui avait *pris* pour revenir à une autre où *s'en déprendre* (mais cet échelonnement de valeur, tel que je l'écris ici, semble bien théorique et illusoire), autre réalité qui n'est qu'un effet de construction dramaturgique et n'a dans l'absolu pas d'avantage (et pas moins) d'existence que la première citée. C'est donc dans cet art de la rupture que se consomme, érotiquement pourrait-on presque dire, l'art de leur *jeu*, faux-fuyant de leur *je*. De voir leurs yeux briller dans l'interstice de ces passages secrets, la jubilation nous soulève. Dans leurs tenues chic et surannées, dans cet apprêt qui leur donne tout à la fois cette dureté et cette fragilité de porcelaine, dans ce dandysme qui leur va comme une éthique, l'incarnation ne saurait avoir lieu, l'énonciation, y compris et surtout sur un mode comique, est une distance que l'on prend avec soi-même. Les mots se détachent, les affects surgissent alors comme

A l'inverse d'un jeune théâtre reprenant souvent les codes et l'esthétique naturaliste du cinéma et de la série, *Là où je croyais être il n'y avait personne* affirme sa forme théâtrale, délicieusement et subtilement théâtralisée, jouant justement de ce que c'est que jouer sur une scène. On leur sait gré de cela, d'avoir osé ce contrecourant, et plus encore d'avoir osé se mesurer sans peur, et avec humour, et avec amour, à la vénérable et vénérée Marguerite Duras.

# théâtre(s)

LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

N°27 - AUTOMNE 2021

ARTISTES / À SUIVRE

## ANAÏS MULLER BERTRAND PONCET, L'UN E(S)T L'AUTRE



**Q**ui suis-je ? Serai-je mieux si j'étais un autre ? Voilà quelques-unes des questions qui taraudent Ange et Bert dans *Un jour*

*j'ai rêvé d'être toi*. Ange est le double d'Anaïs Muller et Bert celui de Bertrand Poncet...

Alors qui se pose véritablement ces questions : les personnages, ou leurs interprètes ? Les deux comédiens s'amusent du trouble que peut jeter sur le public cette frontière ténue entre le vrai et le faux.

Trouble renforcé par une diction qui se détache de toute velléité naturaliste, à la Éric Rohmer. Après avoir traversé ce premier spectacle inspiré de Paul Vecchiali, Ange et Bert continuent de se déployer, à la manière de poupées russes. Leurs personnages s'étoffent dans un deuxième spectacle où pointe l'œuvre de Marguerite Duras, *Là où je croyais être il n'y avait personne*.

Pour ces projets menés en compagnie, en parallèle de leurs activités d'interprète respectives, Anaïs Muller et Bertrand Poncet revendiquent la place centrale de l'acteur, libérée de la tutelle du metteur en scène. Leur jeu dégage une apparente spontanéité.

« Nos spectacles sont très écrits mais nous laissons toujours de la place pour quelques sorties de jeu », note Anaïs Muller. « Nous avons débuté les recherches sur le premier spectacle par un film. Nous testions nos répliques en parlant très fort dans la rue, afin de voir si les passants pouvaient y croire », ajoute Bertrand Poncet. Anaïs Muller et Bertrand Poncet continueront de semer le doute entre réel et fiction dans un troisième volet autour de l'œuvre de Marcel Proust.

TEXTE TIPHAINE LE ROY

PHOTO ÉRIC DEGUIN

# L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES

4 décembre 2021



## Anais Muller et Bertrand Poncet, duo follement absurde

Dans le cadre du festival Impatience 2021, le duo Anaïs Muller et Bertrand Poncet, dont le *Un jour, j'ai rêvé d'être toi*, découvert en 2018 au Théâtre du Train Bleu à Avignon, nous avez enchanté, présente, au Théâtre de Sartrouville, leur dernière création, *Là où je croyais être il n'y avait personne*, une évocation détonante de Duras. Laissez-vous séduire par ce petit bijou de loufoquerie, par ces deux artistes hors-normes et par leur univers délirant.

ITW <https://www.loeildolivier.fr/2021/12/anais-muller-et-bertrand-poncet-duo-follement-absurde/>

## Palmarès du festival Impatience 2021 Le prix du jury pour la compagnie Shindô

**Les jurés du festival du théâtre émergent ont rendu leur verdict. La compagnie Shindô remporte le prix du jury avec “Là où je croyais être il n’y a personne”.**

La 13e édition du festival Impatience n’aura pas manqué de candidats : 11 spectacles retenus sur 260 dossiers présentés ! Souvent dotés de moyens techniques témoignant d’une passion pour l’usage de la vidéo et des voix sonorisées, ils auraient presque fait passer les esthétiques plus « naturelles » pour vieillottes. Au risque pour certains de plagier les metteurs en scène les plus en vue, de Joël Pommerat à Julien Gosselin, via Gisèle Vienne.

Pourtant, c’est bien la grâce ou la puissance de jeu des interprètes qui a convaincu le jury professionnel, comme le public des sept théâtres d’Île-de-France, dont le Centquatre à Paris, organisateur — avec la complicité de *Télérama* — de ce festival du théâtre émergent.

Ainsi les deux comparses Anaïs Muller et Bertrand Poncet, fondateurs de la compagnie Shindô, ont-ils charmé par leur délicatesse à fabriquer du théâtre sur la pointe des pieds, en s’aventurant dans des zones inconnues, entre jeu et non-jeu ou irruption de l’improvisation dans un canevas finement tissé. « Quoi faire et comment sur scène ? » s’interrogent-ils d’abord dans *Là où je croyais être il n’y a personne*, en incarnant des personnages empruntés au romancier Robert Musil. « Elle » et « Lui » tentent ensuite d’écrire en direct... Quand on questionne la légitimité du récit, Marguerite Duras n’est jamais très loin : elle apparaît en creux à travers des scènes étranges et drôles filmées sur sa côte normande préférée, et finit même par être « ressuscitée » sur scène par Anaïs Muller. Sans pourtant être imitée : une prouesse. Anaïs Muller et Bertrand Poncet ont obtenu le grand prix Impatience.

Emmanuelle Bouchez

# L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES

20 juillet 2021



## Duras comme vous ne l'avez jamais vue

**Au Train Bleu à Avignon, trois ans après le succès public et critique de *J'ai rêvé d'être toi*, le duo déjanté Anaïs Muller et Bertrand Poncet invite à plonger une nouvelle fois dans leur univers loufoque et saugrenu. S'attaquant à la figure littéraire, Marguerite Duras, ils régalent le public de leurs mimiques, de leurs saillies savoureuses, de leur jeu faussement décalé.**

Dans un décor désuet de bric de broc, un vieux bureau par-ci, deux fauteuils éculés par-là, les deux complices errent comme deux âmes en peine. Vêtus de carton stylisé, rappelant les vêtements traditionnels des Tyroliens, ils récidivent, avec toujours autant de malice, à jouer le théâtre dans le théâtre. Encore, une fois, désespérément, Ange & Bert – leur avatar de scène – tentent de monter leur nouveau projet théâtral. Ils n'ont bien évidemment pas d'idées, pas de texte, peu de moyens. Croyant en leur bonne étoile, **Duras** en ligne de mire, ils foncent dans le mur des désillusions de leur génération avec allégresse et générosité. Bien sûr, de pirouettes en folles envolées textuelles, ils retombent sur leurs pattes et nous embarquent dans un autre monde complètement décalé et absurde.

Les deux garnements qui avaient tant séduits les festivaliers dans le premier opus, présenté en 2018, ont pris de la bouteille, le propos est plus ciselé, l'âme moins juvénile, la matière théâtrale plus travaillée. Ils n'ont pourtant rien perdu de leur folie douce, de leur manière bien à eux d'aborder la réalité. Ils font mouche. La magie, un brin moins pétillante, mais toujours autant délirante, opère. Conquis par leur verve, on rit de bon cœur à leurs facéties, à leur pas de côté avec la réalité, le temps présent, touchés par ces deux âmes trop tendres pour la violence de ce siècle. **Olivier Frégaville-Gratian d'Amore**

## THÉÂTRE

# LÀ OÙ JE CROYAIS ÊTRE IL N'Y AVAIT PERSONNE. DÉSOPILANT ET DURASSIEN EN DIABLE...

21 JANVIER 2023

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog

***Amateurs ou detracteurs de Duras, a vos sieges ! Cet exercice de style « à la manière de » est réjouissant de bout en bout. Attendrissant aussi...***

Un décor bourgeois-confortable occupe la scène. Deux fauteuils club en cuir, une table et deux sièges à accoudoirs très vaguement Empire suggèrent que ses occupants aiment être à leur aise. Le simili palmier en plastique et le mouton en carton découpé apportent leur note insolite et décalée. Ils sont à l'image du spectacle qui va suivre. Sur le mur, un texte projeté révèle un contenu quelque peu énigmatique et interpelle le spectateur – quelque part au niveau du vécu, pour reprendre une formule éculée... : « Nos écrivains ont décidé de ne plus penser depuis qu'ils ont entendu dire aux philosophes que l'on doit, non pas penser les pensées, mais les vivre. » Les ingrédients sont là, il n'y a plus qu'à les placer dans la casserole pour préparer le potage... un potage tout à la fois absurde, drolatique et ingénieux.

### Sur un ton décalé

Dès l'entrée le burlesque est de sortie. Le couple qui apparaît pourrait ressembler à un couple villageois de Carinthie ou du Tyrol dans ses costumes aux teintes vives, vert et rouge, corsage lacé pour la fille, culotte de peau à bretelles pour le garçon, n'était leur texture de carton ondulé peint. D'ailleurs, ils ne vont pas jouer le spectacle prévu en raison des grèves – on imagine que le « message » change en fonction des circonstances. En style BD, en mimiques et en attitudes convenues, ils essaient on ne sait quoi avant de constater que ça ne marche pas et qu'il faut trouver autre chose. Ils dé-

## La loi des enchaînements

Dans l'exercice de style virtuose qui suit, de Duras il sera évidemment question. Parce que nos deux protagonistes cherchent ce qu'ils peuvent bien nous proposer et qu'ils vont, pour trouver, se faire la lecture en choisissant *Écrire* dans la bibliothèque. Parce qu'ils vont emprunter à Duras l'un de ses thèmes privilégiés : l'amour entre une sœur et son frère, un amour pas seulement fraternel, mais possiblement incestueux, qui emprunte les voies du désir et du mythe. Ils tirent le fil et on voit revenir une référence au début et à *l'Homme sans qualités* de Robert Musil, ce roman fleuve « inachevé » de 1 800 pages construit comme une succession de minces portions de vie additionnées, où la relation entre Ulrich et sa sœur Agathe frise l'inceste. On tire un fil de plus et de coupes et de discontinu il sera question dans la succession de séquences que le spectacle juxtapose pour former l'« histoire », éclatée, de la pièce.

## L'esprit et la lettre

De Marguerite Duras, on retrouvera, au fil du spectacle des extraits d'œuvre et le timbre et le phrasé très identifiables de Delphine Seyrig en voix off. On reconnaîtra au passage cette manière durassienne d'utiliser l'image de cinéma qui ne raconte pas l'histoire du texte, se focalise sur des paysages dépourvus d'âmes qui vivent ou presque, avec parfois quelques passants avalés par l'immensité, tandis que la parole, presque alanguie, avec cette scansion si particulière qui détache les syllabes, parle d'autre chose et cultive les silences. On retrouve le désir de montrer comment l'œuvre est faite, d'énoncer et de dénoncer le procédé fictionnel. Le découpage des « chapitres » apparaît en projection ou sur des morceaux de carton. On est dans la déconstruction, dans le discontinu. On oscille entre le ici et maintenant, avec ces comédiens de théâtre qui nous racontent leur histoire, traversée de réflexions sur le présent, avec leur volonté de créer un spectacle, et du côté des autres, de Duras interviewée dans une émission littéraire, de son penchant prononcé pour l'alcool, de Musil ou du pouvoir que l'amour donne sur l'Autre.

## **On est tout, on est rien.**

Tout en philosophant sur l'existence à travers leurs alter ego Ange et Bert, Anaïs Muller et Bertrand Poncet interrogent le lien entre pensée et action. Ils se livrent à une exploration à la fois fidèle et impertinente de ce qui caractérise la création durassienne : « Écrire ce n'est pas raconter des histoires. [...] C'est raconter une histoire et l'absence de cette histoire. C'est raconter une histoire qui en passe par son absence. » Ils l'appliquent à la pièce qu'ils nous proposent. Ils y intègrent les mille petits riens issus de la réalité, piégés par l'écriture littéraire ou filmique quand elle n'est pas théâtrale, où créer est penser en action, où je est moi et tous les autres, où l'on peut parler de soi à la première comme à la troisième personne. Une mise à distance en même temps qu'une révélation, où l'illusion raconte la réalité et où la réalité s'ancre dans l'illusion dans un monde qui prend en permanence la tangente. De cette présence de l'évitement et de cet évitement qui est présence, on peut tirer une conclusion. Dans *Là où je croyais être il n'y avait personne*, il y a en fait quelqu'un : MDMA, Marguerite Duras, Moi Aussi...